

Jacques Palard, *La Beauce inc. Capital social et capitalisme régional*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 343 p.

Pierre-André Julien

Volume 23, numéro 3-4, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012501ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012501ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0776-5436 (imprimé)

1918-9699 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Julien, P.-A. (2010). Compte rendu de [Jacques Palard, *La Beauce inc. Capital social et capitalisme régional*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 343 p.] *Revue internationale P.M.E.*, 23(3-4), 271-274.
<https://doi.org/10.7202/1012501ar>

Comptes rendus

LA BEAUCE INC. CAPITAL SOCIAL ET CAPITALISME RÉGIONAL¹

Jacques Palard

**Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal,
2011, 343 p.**

Depuis une trentaine d'années, plusieurs livres et de nombreux articles ont été écrits sur le dynamisme économique particulier de la Beauce, malgré sa situation relativement périphérique des grands centres au Québec et son origine purement agricole. Cette Beauce faisant partie des *régions gagnantes*, comme les ont appelées Benko et Lipietz en reprenant l'idée issue des centaines d'études sur la *Terza Italia* ou les régions situées entre Florence et Venise en passant par Bologne. On sait que ces dernières, qui ont été complètement négligées par le Plan Marshall à cause de leur obéissance communiste, se sont développées rapidement durant les années 1970-1980 dans des formes de production à base de coopération-concurrence entre des milliers de petites entreprises. Certains prédisaient que cette structure prétendument archaïque, dans un monde où seules les grandes entreprises semblaient capables de soutenir le développement, était finalement destinée à disparaître comme ce fut le cas ailleurs. La Beauce, aussi négligée avant les années 1960, représente de même un système productif localisé, mais avec une diversification fort différente des districts industriels italiens et une évolution qui oblige à trouver des explications complémentaires.

Divers travaux avaient permis de préciser plusieurs éléments expliquant le phénomène. Le livre de Jacques Palard en fait une synthèse remarquable tout en soulignant diverses contradictions pour ainsi complexifier l'analyse et surtout expliquer que ces dernières posent de nouveaux défis à la région par rapport à la mondialisation et à l'évolution des mentalités chez les Beaucerons.

L'auteur commence son travail par une révision des concepts socio-économiques sur le dynamisme territorial à partir d'analyses de petits territoires québécois sur l'évolution des solidarités locales, comme à

1. Ce compte rendu a été d'abord écrit à la demande de la *Revue sociographique*. Mais comme le sujet porte sur le rôle des entrepreneurs et du milieu dans la multiplication des PME dans cette région québécoise, située au sud de la ville de Québec, et comme les lecteurs de la *Revue internationale PME* sont fort différents de ceux de la *Revue sociographique*, il nous est apparu intéressant de reprendre celui-ci, avec l'aimable autorisation de la *Revue sociographique*.

Saint-Justin-de Louiseville, de Léon Gérin, à Saint-Denis-de-Kamouraska, de Horace Miner, à Drummondville, de Cherrington Hugues, ou encore à Saint-Pascal-de-Kamouraska de G.L. Gold. Il ajoute à ces concepts, par exemple, ceux de Marshall sur l'atmosphère industrielle, de Bourdieu sur le capital social, de Trigilia sur la confiance partagée et les ressources cognitives, ou encore de Granovetter sur l'encastrement. Enfin, il revient sur quelques études sur la Beauce comme sur l'analyse marxiste de Robert Lavertue, celle sur l'apport de l'investissement étranger de Juan-Luis Klein ou celle sur une application de la théorie de la structuration de Giddens de Mario Carrier.

Son étude lui permet ainsi de construire sa grille d'analyse pour confirmer qu'en Beauce comme ailleurs le territoire est un acteur avec lequel les actions individuelles évoluent dans un cadre social autoconstruit, apportant ressources, marchés, normes ou règles du jeu, sens moral, confiance et don appelant le contre-don. On y trouve ainsi les rapports de pouvoir et de prestige et ainsi la hiérarchisation implicite, et, en contrepartie, la dépendance ou la subordination et les systèmes d'intégration et de rémunération pécuniaire et sociale. On y explique les formes d'apprentissage collectif qui ont permis entre autres le passage de l'agriculture à l'industrie.

Cette lente structuration sociale passe par les relations familiales et paroissiales, par l'encastrement dans sa localité, par l'intervention des associations, par les jeux d'équilibre avec l'arrivée d'investissement étranger et par les réactions des entrepreneurs locaux, nationalistes à leur manière pour avoir, par exemple, apporté leur soutien aux révolutionnaires américains afin de se venger de l'occupation britannique, au moment de l'invasion d'Arnold à l'automne 1775. On y voit comment se résolvent les crises. On comprend comment se construisent les liens forts et faibles et les liaisons avec les pouvoirs politiques locaux et nationaux.

C'est le développement d'un système de coopération-concurrence dans des petites villes et des petites entreprises qui se jalourent, qui se concurrencent, mais qui s'unissent face à l'extérieur pour aller chercher, par exemple, le maximum d'aides gouvernementales. Ce système explique pourquoi tant les instituteurs que les curés et les maires facilitent le développement des entreprises, ou ce que Polanyi appelle le *processus institué* dans lequel les rapports sociaux sont assumés par les institutions. Ce qui accélère l'échange d'information et l'apprentissage collectif pour soutenir l'économie.

Les éléments explicatifs sont l'isolement historique et l'identification des citoyens à la région sinon à la localité, à base de valeurs fondées sur la religion et la langue, sur l'absence de très grandes entreprises étrangères, sur la force des réseaux familiaux étendus, sur une culture entrepreneuriale forte et une industrialisation diffuse dans des centaines de petites entreprises

travaillant comme donneurs d'ordres ou en sous-traitance, sur la méfiance envers l'État et les syndicats et sur des ententes sociales pour résoudre les crises. Cela crée une combinaison particulière de ressources de toutes sortes et une *atmosphère industrielle* particulièrement efficace.

Cela donne toutefois une culture profondément conservatrice où l'identité régionale et les règles locales sont dominées par les entrepreneurs parce que les salariés y voient aussi leurs avantages. Cela entraîne des comportements collectifs comme la mobilisation en cas de catastrophe (une usine qui brûle) ou encore la réaction face à l'invasion des investissements étrangers. Dans cette structuration, des leaders comme Édouard Lacroix, mais aussi Rosa-Anne Giroux-Vachon, Robert Dutil ou les Dionne, et leurs clans, forts de leurs compétences et de leurs succès, se distinguent, entraînent d'autres entrepreneurs par mimétisme, et jouent donc un rôle clef dans le développement du capital social facilitant la création de petites entreprises. Des têtes fortes, comme Robert Cliche ou le docteur Ferron et ses deux sœurs, sont bien acceptés à condition que leurs idées de gauche n'affectent pas le contrôle des élites économiques.

Cette culture est axée sur des industries traditionnelles à faible innovation, évoluant par apprentissage collectif, comme ce fut le cas à Saint-Joseph avec la Glendale Mobile Home, qui a permis à de nombreux cadres de comprendre les rudiments de la gestion au contact des anglophones pour finir par démarrer leur propre entreprise.

Pallard explique, dans son livre, le long processus de socialisation collective basée sur la tradition et la circularité, le territoire agissant sur les citoyens et réagissant à leurs actions, menées par les leaders, favorisant le changement dans la permanence ou par homéostasie, mais produisant finalement des emplois et de la richesse individuelle et collective et la réussite économique incontestable, réprimant toute contestation. C'est le miracle beauceron avec un chômage inférieur à la moyenne québécoise, la multiplication de nouvelles entreprises, le passage de certaines d'entre elles de petites à moyennes et quelques-unes à grandes et ainsi une industrialisation diffuse et constante.

Pourtant, comme le signale Pallard à la fin de son livre, le futur n'est pas assuré pour autant. Les jeunes continuent à s'expatrier et la population vieillit. La région détient le record des suicides commis au Québec. La sous-scolarisation se perpétue. Les arts et la culture se portent toujours aussi mal. La discrimination systématique, notamment entre les hommes et les femmes (avec, par exemple, un écart de 43 % dans les salaires), ne semble pas s'atténuer. Le virage technologique et l'innovation systémique sont ardues sinon freinés tant par les idées conservatrices que par le besoin de contrôle, mais aussi par cette sous-scolarisation, alors que l'innovation doit venir du plus

grand nombre impliqué et bien formé. Cela suppose de la formation continue et la participation aux décisions, évolution qui peut fort bien remettre en question les anciennes hiérarchies et les normes traditionnelles.

Bref, cet ouvrage de Palard est à lire et à méditer, car il permet de mieux comprendre le développement et l'entrepreneuriat régional dans d'autres régions pour soutenir par la suite leur action.

Pierre-André Julien
Institut de recherche sur les PME (INRPME)
Université du Québec à Trois-Rivières